

& **JEAN BAUDRILLARD**
*D'un fragment
l'autre*
Entretiens avec
François L'Yvonnet

Albin Michel  *itinéraires du savoir*

D'UN FRAGMENT L'AUTRE

Jean Baudrillard

D'UN FRAGMENT
L'AUTRE

*Entretiens
avec François L'Yvonnet*

Itinéraires du savoir

Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 2001
22, rue Huyghens, 75014 Paris

www.albin-michel.fr

ISBN : 2-226-12773-9

« Cette nuit, j'ai rêvé de la réalité, quel soulagement quand je me suis réveillé ! »

Stanislaw Lec

1.

Fragments intempestifs

En suivant le conseil de Nietzsche, nous pourrions faire résonner les concepts, au marteau, pour les juger à l'oreille... C'est peut-être une bonne méthode pour mener nos entretiens... Nietzsche dont les fulgurances ont accompagné votre adolescence...

C'est un rapport à éclipses, si je puis dire, et même une immense éclipse... J'ai été très fervent de Nietzsche, je l'ai lu très tôt, dès la classe de philosophie, j'ai même eu la chance de l'avoir à l'écrit et à l'oral de l'agrégation d'allemand, ce qui m'a d'ailleurs perdu, le jury n'étant pas du tout d'accord avec ma lecture ; Nietzsche s'est vengé, à moins qu'il m'ait fait une faveur en me barrant le chemin du concours... Après, j'ai totalement cessé de le lire, je l'avais dans une sorte de mémoire quasi viscérale, mais je n'en ai retenu que ce que j'ai bien voulu retenir. Il m'est arrivé de me souvenir de tel ou tel aspect de sa pensée, ou de les voir surgir à la manière d'une mémoire en quelque sorte aphoristique. L'éclipse a été longue, mais j'étais déjà sur l'écliptique... En somme, Nietzsche n'a jamais été à proprement parler une référence, seulement une mémoire infuse...

Il fut un temps, pourtant, où il était une référence obligée, de Michel Foucault à Gilles Deleuze en passant par Jean-François Lyotard et autres Philippe Sollers. Chacun avait son petit Nietzsche portatif, dont on débattait à l'envi dans les décades à la mode !

Les débats autour de Nietzsche m'ont laissé totalement indifférent. En revanche, je suis repris maintenant par l'idée de le lire de nouveau en allemand... Au bout d'un cycle, on retrouve sinon le point de départ, du moins quelque chose d'inaugural, qui peut être très fort ! Mais je n'aime pas être indexé, fût-ce sur les plus belles œuvres... Je ne dis pas que quelque chose ait changé, Nietzsche est inscrit en moi sur le mode de l'« *unzeitgemäß* », comme il dit lui-même, de l'*intempestif*...

Le point de départ, quand j'ai commencé à écrire, a tout de même été une certaine actualité... J'avais un peu oublié la fulgurance nietzschéenne, pour entrer plus directement dans du politique, dans du sémio-sociologique...

En vous parlant de Nietzsche, je pensais en particulier à la méthode généalogique qui permet de débusquer ce qui se cache derrière les idées, d'apercevoir leur véritable fondement...

C'est ce que j'ai pratiqué, mais avec pour matériaux ce qui venait de la mondanité. Il n'y a pas d'autres modes de penser que celui-là, me semble-t-il. En ce

sens, Nietzsche est vraiment un penseur unique, je n'en vois pas d'autre... Mais ma culture philosophique est fragile, en particulier pour les philosophes classiques : Kant, Hegel... ou même Heidegger, que j'ai lu certes, mais pas en allemand, et par fragments. Peut-être n'étudie-t-on jamais sérieusement qu'un philosophe, comme on n'a qu'un seul parrain, comme on n'a qu'une seule idée dans sa vie. Nietzsche est donc l'auteur à la grande ombre duquel j'ai évolué, mais sans le vouloir, et sans même véritablement le savoir. Il m'est tout de même arrivé de le citer, mais assez rarement. Et je n'ai même jamais pensé à le mettre en œuvre, à le rajuster à des fins personnelles. Si je le retrouve maintenant, c'est sans doute parce que je reviens à la forme aphoristique, dans l'écriture ou dans la photo... Bien que les aphorismes nietzschéens aient souvent une telle ampleur qu'ils sont peut-être autre chose que des aphorismes. En tout cas, on peut avoir un usage aphoristique de Nietzsche, et non pas philosophique ou idéologique...

Ou politique, cela va de soi. Vous dites qu'on n'a jamais qu'une seule grande pensée dans sa vie... Voilà qui va à l'encontre d'une illusion tenace et très moderne, celle qui prétend mesurer une pensée à la nouveauté permanente de ses motifs ! Comme si, à travers les temps, les grandes philosophies ne s'étaient pas employées, d'abord, à tirer toutes les conséquences d'une seule, mais grande idée...

Des idées, on peut en avoir des milliers, mais une pensée, c'est autre chose ! Je crois en effet qu'on n'en a jamais qu'une seule dans sa vie...

La vôtre, quelle est-elle, celle qui vous habite depuis les commencements ?

C'est une bonne, mais une fausse question. Il n'est pas possible de concevoir le point oméga à partir duquel on pourrait envisager cette constellation quand même très nébuleuse qu'est une pensée personnelle...

Je pense, par exemple, à Clément Rosset¹, dont on peut dire que toute l'œuvre n'a jamais consisté qu'à affirmer la simplicité du réel, son idiotie, et qu'il n'a jamais fait qu'approfondir cette « intuition » de jeunesse... Il pourrait s'agir tout aussi bien de Descartes et de ses trois rêves qui lui révélèrent la fameuse méthode... Chaque fois des pensées assez matinales !

L'obsession première dont j'ai le souvenir, c'est celle de l'objet, mais entendu en un sens un peu magique.

1. De son premier livre, *La Philosophie tragique*, paru en 1960 - il n'a que vingt ans -, au dernier en date, *Loin de moi* (1999), Clément Rosset n'a cessé de tenir au feu un seul fer, si l'on peut dire, celui d'une philosophie essentiellement joyeuse, approbatrice inconditionnelle et totale de la vie.

Derrière la critique des objets, du système des objets, de la société de consommation, il y avait la magie de l'objet, d'un objet rêvé celui-là. En tout cas une envie évidente de balayer toute la culture du sujet philosophique...

On retrouve Nietzsche qui se gaussait du sujet, le « je » qui n'est jamais qu'une fiction grammaticale. « Autrefois, on croyait à l'âme comme on croyait à la grammaire »..

Il y a Nietzsche, certes, mais aussi une autre racine : la Pataphysique. Le commerce que j'ai eu avec la Pataphysique, je le dois d'abord à mon professeur de philosophie, Emmanuel P., qui plus tard animera le Collège de Pataphysique...

Vous étiez élève au lycée de Reims, terre natale du « Grand Jeu » : René Daumal, Roger Gilbert-Lecomte, Roger Vaillant et leur projet commun « de faire désespérer les hommes d'eux-mêmes et de la société »...

P. nous en avait parlé, mais je n'ai découvert le « Grand Jeu » que plus tard. C'est un courant de pensée que je reconnais bien, avec lequel je me sens une affinité certaine, et j'avoue même que le fait qu'une aventure intellectuelle de cette nature se soit passée dans ma ville natale, Reims – dont pourtant je ne suis pas particulièrement nostalgique... – me procure un certain plaisir. Pour revenir à la Pataphysique, elle a été pour

moi, surtout au départ, une sorte de balayage assez féroce...

Qu'a-t-elle balayé aussi férocement ?

J'étais un très bon élève au lycée, j'avais en particulier une mémoire étonnante... Et, à un moment donné, m'est venu le repentir de tout cela, mon moment juvénile rimbaldien... Faire le *sacrificio del intelletto*, telle fut l'incidence pataphysique sur mon existence... La chose se serait peut-être produite par d'autres voies, mais il faut reconnaître que l'acide pataphysique, le détersif pataphysique a été très virulent... Il y a eu d'emblée chez moi, une sorte de contre-transfert culturel très fort...

L'idée de repartir de zéro, de déblayer tout ce que j'avais accumulé. J'avais réalisé, au cours de ma scolarité dans le secondaire, une accumulation primitive assez considérable, qui m'a d'ailleurs cyniquement servi en Faculté, où sans travailler le moins du monde, j'ai pu aisément passer mes examens... La rupture s'est donc faite là ! Mes premiers textes ne seront pas des essais, mais des textes difficilement classables, des textes poétiques, si l'on peut dire, qui ont été rassemblés dans *L'Ange de stuc*... Il y en a eu d'autres avant, mais qui ont été brûlés... Mon premier rapport au langage a été beaucoup plus viscéral ou poétique que conceptuel...

Et vous y revenez d'une certaine manière...

C'est vrai, je suis dans une conjoncture où j'ai envie, par exemple, de reprendre la traduction que j'avais faite de Hölderlin, de reprendre Nietzsche aussi, et même la Pataphysique qui resurgit dans un certain contexte d'analyse, au terme d'une théorisation de la réalité intégrale, de la réalisation du monde à travers toutes nos techniques et nos systèmes... Cette réalité intégrale, une fois effectuée, est l'accomplissement ubuesque par excellence ! La Pataphysique est à la limite la seule réponse à ce phénomène, à la fois dans sa confusion totale – elle n'est pas critique, ni transcendante, elle est la tautologie parfaite de cette réalité intégrale, elle est la science des sciences – et en même temps elle en est la monstruosité. La Pataphysique est à la fois une science des solutions imaginaires et un mythe des solutions imaginaires. Elle est la solution imaginaire à cette espèce de solution finale que constituerait l'état actuel des choses.

Si retour il y a vers la Pataphysique, ce n'est pas en termes d'argumentation ou de solution, mais un retour lui-même imaginaire, une sorte d'horizon singulier. Mais, je n'ai pas envie d'argumenter là-dessus, ce serait complètement paradoxal puisqu'il n'y a pas à donner à cette aventure un statut philosophique ou métaphysique ! La Pataphysique reste un jeu et en même temps un ferment violent. J'ai eu l'occasion de m'en expliquer dans un texte consacré à Artaud et à la Pataphysique, dans un style poético-métaphorique, j'avais une vingtaine d'années et j'étais partagé entre les deux.

J'opposais le théâtre de la cruauté, de la cruauté saignante, sauvage, crue, et la pataphysique qui est exactement l'inverse : pour elle il n'y a aucune scène primitive, rien qui soit à l'état brut et cruel, tout est déjà une fantasmagorie virtuelle... Ce texte était directement adressé à Emmanuel P., dont Henri Thomas a écrit l'histoire dans son roman *La Saison volée*, allusion au livre de Rimbaud, dont P. avait une édition originale.

Au fond, la pataphysique a été pour moi une sorte de parenthèse ésotérique... Mais finalement, au vu de cette réalité intégrale, de cette espèce d'intégrisme de la réalité, du réel et du rationnel, nous sommes dans une situation sans le savoir entièrement pataphysique !

Ubuesque malgré soi !

Mais il faut éviter tout collage, et garder à la Pataphysique son aura funambulesque, la conserver comme hypothèse radicale extérieure... Elle reste précieuse pour décrire ce monde plein, archiplein, saturé comme le roi Ubu, qui est l'image de la cruauté surfaite et satisfaite d'elle-même, ce qui correspond assez bien à notre environnement !

Ubu, qui lorsqu'il s'ennuie décide de faire la guerre !

Et qui enferme sa conscience dans la valise... Mais la Pataphysique n'est pas non plus pour moi une référence,